

Roger Duchêne, présentation de *Zaïde* de Madame de La Fayette dans ses *Œuvres complètes*, François Bourin, 1990. ISBN 2-87686-076-7.

Comme *La Princesse de Montpensier*, *Zaïde* est le résultat d'un travail collectif. La Rochefoucauld, Huet et Segrais, qui sont alors les trois meilleurs amis de Mme de La Fayette, ont repris le rôle de l'infidèle Ménage. Ils l'ont aidée, conseillée, guidée. On a gardé une feuille écrite de la main du duc avec, au verso, d'une autre main : « M. de La Rochefoucauld donne ceci à juger. » Elle contient un passage de *Zaïde*. Avait-il simplement recopié le texte pour en garantir l'anonymat ? En avait-il rédigé lui-même une version qu'il soumettait à un groupe d'amis ? Il s'est, dans les deux hypothèses, intéressé à l'œuvre en cours de rédaction. *Zaïde* n'est pas une œuvre écrite silencieusement dans le secret du cabinet, dialogue solitaire du romancier avec ses personnages, mais une histoire dont on parle entre intimes et dont on communique au moins quelques extraits à ceux dont le goût compte et qui font le succès des livres. Le jugement qu'on leur demande porte notamment sur la forme. La dernière phrase du passage écrit de la main de La Rochefoucauld est proposée en deux versions. Le roman publié en retient une troisième¹. La rédaction définitive, qui paraît la plus naturelle, est le résultat d'un travail minutieux.

La Rochefoucauld et ses amis n'ont pas été les seuls consultés. Mme de La Fayette a aussi fait appel à un spécialiste de l'écriture. Femme du monde et romancière d'occasion, elle a trop d'écrivains autour d'elle pour ignorer que faire un livre est un métier. Elle se soumet aux avis de ceux qui savent. « Je vous envoie le troisième et le quatrième cahier, écrit-elle à Daniel Huet. Celui-ci n'est point du tout corrigé ni revu. Aussi vous y trouverez bien à mordre. Mais ne vous amusez guère aux expressions, et prenez seulement garde aux choses, car quand nous l'aurons corrigé, vous y repasserez encore. » Et sur un fragment

de feuille à part : « Servez-vous du crayon rouge : on ne voit pas le noir. » Huet doit lire crayon à la main et proposer ses observations. Le temps des corrections de style viendra plus tard.

Cette lettre révèle comment la comtesse travaillait. Elle commençait par se soucier surtout des « choses », c'est-à-dire du fond, intrigue et sentiments, et soumettait d'abord à son conseiller le contenu de son récit. Elle le modifiait en fonction de ses avis (« quand nous l'aurons corrigé »), qui étaient nombreux et critiques (« vous y trouverez bien à mordre »). Puis elle en revoyait la forme (les expressions), avant d'en demander une nouvelle et méticuleuse révision (« vous y repasserez encore »). Sans doute le reprenait-elle encore une fois avant de l'envoyer à l'imprimeur.

Consciente de ses ignorances de femme qui n'a pas étudié l'art d'écrire dans les collèges, Mme de La Fayette prend l'avis d'un professionnel compétent. Soucieuse de perfection littéraire, elle applique aux diverses étapes de la création le conseil que donnera Boileau : « Faites-vous des amis prompts à vous censurer. » Elle croit par cette méthode améliorer son livre : « Que la paresse ne vous prenne pas, dit-elle à son ami dans une autre lettre. Ce serait une honte de ne pas achever d'embellir *Zaïde*. » Le roman était à la mode. Les dames et les cavaliers en assuraient le succès. Mais c'était un genre tout moderne, méprisé par les doctes et décrié par les moralistes. Signe de la bonne entente de l'auteur et du correcteur, ils décidèrent que l'œuvre du premier serait accompagnée d'un manifeste du second en faveur du nouveau genre. Dans une *Lettre à M. de Segrain : de l'origine des romans*, Huet lui donnerait ses lettres de noblesse. Trente-six ans plus tard, il s'enorgueillissait encore de cette publication conjointe : « M. de Segrain, écrit-il en 1705, a oui souvent Mme de La Fayette me dire que nous avions marié nos enfants ensemble. »

Le traité du savant ami de Marie-Madeleine apportait à l'apologie du roman tout le poids de son sérieux et de son érudition. Pour montrer qu'il a ses racines dans l'Antiquité, Huet en raconte l'histoire depuis les Egyptiens et les Grecs, soulignant tout ce qui le rapproche du genre traditionnellement le plus élevé dans la hiérarchie littéraire, le poème épique. Il en affirme le caractère moral : « Ce que l'on appelle proprement romans, dit-il dans une définition initiale, sont des fictions d'aventures amoureuses écrites en prose avec art pour le plaisir et l'instruction des lecteurs. » Cette théorie initiale engageait le nouveau roman dans un combat général en faveur du genre tout entier. Il en était une sorte de modèle, l'exemple à l'appui de la thèse.

Si Mme de La Fayette s'en déclarait l'auteur, elle risquait donc de se trouver embarquée dans une querelle de spécialistes et de

théoriciens. Elle ne le voulait pas, moins que jamais décidée à jouer le rôle délicat et un peu ridicule de femme de lettres. Elle avait pris plaisir aux conversations de Huet et s'était sans difficulté initiée à l'art savant d'un roman soumis à certaines règles, comme l'épopée. Elle avait travaillé en ce sens, soumettant son texte cahier après cahier à son ami. Elle souhaitait que son livre profitât de l'intérêt que le traité allait susciter. Elle aura toute sa vie le sens de la publicité, assurant à chacun de ses romans un excellent lancement. Mais elle voulait rester dans l'ombre et jouir anonymement de leur succès.

Elle aimait écrire, et, avec l'aide de ses amis, elle réussissait des best-sellers, mais elle était comtesse de La Fayette, favorite de Madame et femme d'esprit recherché. C'était là son statut social. Puisqu'elle était riche, elle ne voulait pas le gâcher en devenant femme-auteur comme une Scudéry ou une Villedieu. Pour mieux se cacher, elle ne se contenterait pas de publier *Zaïde* sans nom d'auteur, comme elle avait publié sa *Princesse*. Elle le donnerait sous le nom d'un autre. C'était facile. Puisque Huet avait dédié sa *Lettre* à Segrain, son ami, son voisin et son familier, Segrain signerait le roman. Ainsi fut fait. En novembre 1669 parut chez Barbin, le libraire le plus sérieux du temps, une *Zaïde, histoire espagnole, par Monsieur de Segrain*.

Segrain prêta son nom d'autant plus volontiers qu'il n'était pas très sûr de ne pas être l'auteur du livre. « Ma *Zaïde* », dit-il souvent dans le *Segrainiana*, recueil tardif de propos peu sûrs². Il avait adopté l'ouvrage... Il se montre plus modeste, et vraisemblablement plus véridique, quand il ajoute, après avoir affirmé que Mme de La Fayette est l'auteur de *La Princesse de Clèves* : « *Zaïde*, qui a paru sous mon nom, est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai eu quelque part, mais seulement pour la disposition du roman, où les règles de l'art sont observées avec grande exactitude. » La disposition, c'est le plan, l'ordre des matières, la façon dont l'histoire est conduite du début à la fin par étapes successives.

Zaïde est en effet savamment composée. On s'y est conformé à la règle qui veut que, comme dans l'épopée, l'histoire soit contenue en une année, quitte à y introduire, par des récits, les retours en arrière indispensables à la compréhension des événements présents. Le roman n'est plus linéaire comme dans les *Nouvelles françaises* ou *La Princesse de Montpensier*. Il a perdu sa belle simplicité. Plusieurs intrigues intercalées y entremêlent leurs fils. Ce sont les mêmes invraisemblables aventures que dans les grands romans héroïques : duels, exploits, déguisements, braconniers perdus, lettres interceptées, conversations surprises, coïncidences, tempêtes, naufrages, reconnaissances, prédictions, etc.

Zaïde a été écrite selon une méthode qui s'accorde mal avec l'idée que l'on se fait aujourd'hui de l'auteur demiurge, dialoguant seul avec son roman, possédé par ses personnages, ne sachant à l'avance où le conduira une nécessité qu'il place tantôt en lui, dans les secrets de sa conscience ou dans les profondeurs de son inconscient, tantôt hors de lui, dans l'acte même d'écrire qui le guide en le dépossédant. A l'époque de *Zaïde*, l'auteur se croyait et se voulait maître de sa création. Il composait selon un projet réglé d'avance, et qu'on pouvait former puis mener à bien collectivement. Il change selon le point de vue adopté. *Zaïde* est de Huet si on privilégie la forme, puisqu'il l'a minutieusement corrigée, de Huet aussi pour le détail du contenu des scènes, qu'il revoyait cahier par cahier, de Huet encore si l'on considère l'idée du roman qu'il s'agissait d'illustrer. Elle est en revanche de Segrain si l'on place l'essentiel dans la composition, et dans l'art, bien artificiel à nos yeux, qu'il a mis dans l'agencement des diverses histoires pour qu'elles convergent en un effet d'ensemble harmonieux. Cette « disposition » avait pour les contemporains de *Zaïde* beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. L'œuvre était à celui qui en avait conçu le dessein.

Mais ce dessein, en l'occurrence, n'aurait pas été formé sans Mme de La Fayette. Le roman lui doit d'exister. Elle en a eu l'idée générale, et celle des diverses intrigues, puisées dans les livres d'histoire, ses souvenirs romanesques et son imagination. Elle en a écrit le texte, assurant la première rédaction et décidant en dernier ressort des corrections qu'on lui proposait. Elle en a inventé « les choses », c'est-à-dire le détail de l'intrigue et des sentiments. Si elle les a modifiés (dans une mesure que nous ignorons) selon les avis qu'elle sollicitait, elle est demeurée l'arbitre des choix définitifs. Elle est restée le maître d'œuvre, coordonnant d'un bout à l'autre les longues et soigneuses opérations nécessitées par les diverses consultations qu'elle a cru devoir faire. Tout cela la rend à nos yeux l'incontestable auteur d'un roman largement gâché par tant d'interventions étrangères. Malgré la fin heureuse et les invraisemblances d'une intrigue empruntée, une sombre fatalité y pèse sur des personnages dépossédés d'eux-mêmes par un amour qui devrait logiquement les conduire à la mort. C'est le climat des deux *Princesses*.

Au moment où Mme de La Fayette publie *Zaïde*, le roman traditionnel, dont Huet se fait le défenseur dans sa *Lettre* à Segrain, est en pleine crise. Mlle de Scudéry elle-même l'abandonne après *Clélie*. L'heure n'est plus aux longs récits et aux intrigues compliquées. Les idées défendues et illustrées par Segrain dans ses *Nouvelles françaises* se sont largement répan-

dues. On veut des histoires plus courtes, des personnages plus proches, une intrigue qui paraisse vraie. Entre 1662 et 1669, on a dénombré une douzaine de nouvelles romanesques, publiées par huit auteurs différents, sur le modèle de *La Princesse de Montpensier*, qui avait montré une voie dont on ne voulait plus s'écarter. Il est donc tout à fait étonnant de voir précisément Mme de La Fayette et Segrais s'embarquer à écrire un roman d'une facture qu'ils avaient plus que personne contribué à démoder.

Sans doute ont-ils pensé, sous l'influence de Huet, qu'ils allaient donner le chef-d'œuvre d'un roman qui emprunterait à la tradition la forme compliquée des histoires enchevêtrées et le charme d'intrigues s'adressant à l'imagination du lecteur plus qu'à sa raison, mais que renouvelleraient l'implantation des récits dans une trame historique et l'emploi d'une forme brève. Compromis entre les deux formes possibles du romanesque, *Zaïde* résulte d'une difficile et maladroite synthèse du passé et du présent, mais aussi des idées de Huet et de Segrais, qui n'étaient pas sur ce point de la même école. En l'aidant à écrire son roman, ses deux amis et collaborateurs plaçaient Mme de La Fayette en plein cœur d'un débat littéraire essentiel.

Tout en appréciant l'originalité du livre, l'époque refusa ce retour en arrière. « Rien n'est mieux écrit. Si tous les romans étaient comme celui-là, écrit Bussy en février 1670, j'en ferais ma lecture. » Mais il trouve les amours de Consalve pour Zaïde « extravagantes ». Comment admettre ce coup de foudre chez un homme qui a « encore le cœur rempli des infidélités de sa première maîtresse » et qui ne comprend pas la langue de la seconde ? « Si c'était une histoire [c'est-à-dire une histoire vraie], il faudrait supprimer ce qui n'est pas vraisemblable, car les choses extraordinaires qui choquent le bon sens discréditent les vérités. Mais dans un roman, où l'on est maître des événements, il faut les rendre croyables, et qu'au moins le héros ne fasse pas d'extravagance. » Sous la plume d'un mondain, qui se pique de savoir bien écrire, on retrouve les idées que Segrais avait développées treize ans plus tôt. Le roman ne doit plus laisser l'imagination extravaganter, mais « donner des images des choses » conformes à ce qui se passe d'ordinaire dans la réalité.

En 1664, Mme de La Fayette se rendit à Tancourt pour se soigner. Elle voulut profiter de ce voyage pour rencontrer Perrot d'Ablancourt, célèbre par ses traductions. Elle ne le vit pas. Il mourut peu de temps après. Il venait d'achever une traduction de *L'Afrique* de Luys de Marmol, parue posthume en 1667. La romancière l'a lue et lui a emprunté les scènes de son roman qui se déroulent en Orient, à Chypre ou en Thrace. Elle y a éga-

lement puisé la rupture de la trêve par le roi de Cordoue et ses ravages au royaume de Leon. Elle a utilisé aussi Mariana, auteur en 1592 d'une *Histoire générale d'Espagne* en latin, traduite presque aussitôt en français. Le début de *Zaïde* en est tiré presque mot à mot, et aussi plusieurs épisodes, tels la trêve avec les Maures, la révolte des Basques, le siège de Talavera, l'invasion de la Galice. Fidèle à une méthode qu'elle reprendra dans *La Princesse de Clèves*, elle greffe son développement romanesque sur une trame très précise d'événements vrais. L'exotisme géographique n'ajoute pas grand-chose au récit. L'histoire pèse au contraire de tout son poids de réalité sur une incroyable fiction³.

Le secret de *Zaïde* fut mieux gardé que celui de *La Princesse*. C'est seulement en 1703 que Huet osa imprimer, à la stupeur générale, que ce roman était « en effet de la comtesse de La Fayette ». On le soupçonna de malveillance pour son ancien ami, avec qui il s'était fâché. Ce que Mme de La Fayette lui a écrit sur le moment lève les doutes : Segrais n'est pas l'auteur principal de *Zaïde*. Il en dut la paternité à la volonté délibérée de la comtesse de ne pas être prise pour un écrivain de profession.

Le texte

Il n'y a pas de copies manuscrites de *Zaïde*, dont l'édition originale comprend deux volumes. Le premier (441 pages), qui contient aussi le traité de Huet dans une pagination à part (p. 3-99), a été achevé d'imprimer le 20 novembre 1669, avec un privilège du 8 octobre. Le second (536 pages) a un achevé d'imprimer du 2 janvier 1671. La seconde partie aurait été, dit-on, beaucoup moins soigneusement revue et corrigée que la première en raison de l'impatience du libraire-éditeur.

Il y a quelques légères variantes entre les cinq exemplaires connus de l'édition originale (trois à la Bibliothèque nationale, une à la Sorbonne, une à l'Institut). L'une d'elle (p. 234, note 5) semble être une correction d'auteur. On a suivi ici le texte de l'originale, corrigé en cas d'erreur manifeste d'après la réimpression soignée donnée par Charles Osmont en 1705.

Au titre de l'originale, qui est *Zayde*, nous avons préféré celui de *Zaïde*, selon l'usage actuel. Nous avons procédé de même pour le nom de l'héroïne.

NOTES

1. Voir p. 203. Les deux versions du passage de la main de La Rochefoucauld sont données dans les documents, p. 239.

2. Le *Segraisiana, ou mélange d'histoire et de littérature recueilli des entretiens de M. Segrais* [par A. Galland] a paru en 1721.

3. On a longtemps considéré l'*Histoire des guerres civiles de Grenade* de Perez de Hita, parue en espagnol en 1595 et 1604, et en français en 1608, comme une des principales sources de Mme de La Fayette. Mais *Zaïde* a pour cadre historique le haut Moyen Age espagnol, non la Grenade raffinée de la fin du Moyen Age. Mme de La Fayette semble n'avoir guère utilisé non plus l'*Histoire générale d'Espagne* de Louis de Mayerne-Turquet, ni l'*Abrégé d'histoire d'Espagne* de du Verdier.